

Suite de MARY - KESSEL

Rémy, chef du renseignement français, hébergeait ses hommes. Laissons **Kessel** raconter cette première rencontre.

« La maison belle, claire et spacieuse était située à quelques trente milles de Londres... Un français l'habitait. Le colonel Rémy. Il avait, dès 1940, fondé et formé l'un des tout premiers réseaux de renseignements au service du général de Gaulle et, après avoir couru en France, pendant trois années, des risques mortels, il dirigeait d'Angleterre l'un de ces organismes complexes et secrets qui aidèrent si puissamment les alliés à leur débarquement.

PREMIÈRE RENCONTRE

La maison était toujours surpeuplée. Elle abritait en effet des gens qui arrivaient de France et d'autres qui devaient s'y rendre et les femmes et les enfants de ceux qui s'y trouvaient et de ceux aussi qui avaient disparu. On vivait là dans un climat étonnant de courage, de foi, d'aventure et de nursery.

Ce fut dans cette maison que, au début de l'été 1944, je rencontrais pour la première fois **Mary**. Naturellement, c'était un faux nom. Mais, puisqu'il l'a rendu illustre, pourquoi chercher l'autre ? »

Kessel décrit d'abord l'homme. « Un homme jeune (il a tout de même 36 ans), et de taille moyenne,... un front exceptionnel, très haut, très large et proéminent. Sous ce front, des yeux noirs et pensifs et doucement lumineux. La voix de **Mary** avait un grand charme, à cause de sa tendresse et d'un accent bourguignon léger et chantant. Les mouvements étaient calmes et fermes. »

A LA TABLE DE RÉMY

« Ses traits, poursuit **Kessel**, n'avaient pas retenu mon attention dès l'abord. La conversation à la table de **Rémy** était fascinante. Les hommes, et souvent les femmes qui s'y trouvaient, avaient des histoires singulières à conter. Le parachute, l'avion et le bateau clandestins étaient leur moyen habituel de transport. Leurs souvenirs composaient des romans sans nombre. **Mary**, lui, effacé et comme absent, écoutait en silence.

Quand le repas fut achevé, il s'en alla fumer, toujours en silence, contre la baie qui donnait sur les pelouses obscures. Mon hôte m'indiqua cette silhouette solitaire et dit :

« Je crois bien que voici l'homme qui, individuellement et physiquement, a fait

le plus de mal aux Allemands en France. Je ne vous raconterai pas comment : vous seriez tenté de ne pas me croire. Renseignez-vous ! Je suivis le conseil. »

DES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

« Une nuit, poursuit **Kessel**, par mon insistance et mon avidité, j'ai forcé **Mary** à raconter (ce qu'il n'aimait pas faire) quelques-uns de ses souvenirs. Quand je l'ai quitté, je me sentais harassé, ébloui, à bout. Ma mémoire refusait de retenir tant d'histoires extraordinaires. Mon imagination était dépassée par les récits faits d'une voix simple, unie et un peu chantante. » Et le grand reporter de commencer le récit des actions de **Mary** depuis son entrée dans la Résistance en 1940.

Quelques jours après cette première rencontre, « le 7 juillet 1944 », note **Kessel**, - en fait dans la nuit du 9 au 10, d'après les documents officiels- **Mary** était de nouveau parachuté dans le ciel français, sur le terrain « Saphir » de Duerne, à côté de Saint-Symphorien.

46 WAGONS D'ESSENCE EN FUMÉE

Pour relater ce que fut l'action du chef F.F.I. de la région jusqu'à la Libération de Lyon le 3 septembre tant elle fut riche, **Kessel** ne put mieux faire que de retranscrire des passages du rapport de son chef hiérarchique transmis au général **de Gaulle**. Le grand reporter relate cependant plus en détail un fait majeur : la destruction d'un train de 46 wagons d'essence devant alimenter l'armée aérienne allemande du sud-est de la France. Cette attaque au bazooka eut lieu à Reventin-Vaugris, au sud de Vienne, le 22 juillet 1944 au petit matin avec une douzaine d'hommes commandés par **Mary**. Le tout réalisé en 10 minutes. « **Mary**, rapporte **Kessel**, avait la moitié du visage brûlé... 80 allemands étaient tués et la chaleur avait fait fondre la voie ferrée sur 60 mètres. Les hommes de **Mary** n'avaient pas une égratignure. » Ce fait fut donc rapporté à **Kessel** de la voix même de **Mary** après guerre. Les deux hommes se sont donc rencontrés à nouveau. Nous ne savons pas quand ni dans quelles circonstances.

Le passionnant livre de **Kessel** « Tous n'étaient pas des anges » a été publié en 1963. Le 22 novembre 1962, l'anti-conformiste **Kessel** avait réussi à se faire élire à l'Académie française, malgré de célèbres opposants comme **Henry Bordeaux** qui pourtant l'avait soutenu pour qu'il obtienne le grand prix de l'Académie française pour « L'Equipage », mais c'était en 1926.

suite p. 3

suite de FRÈRE CATHERIN (VI)

ensemble, il va bien et a le gros avantage d'avoir tout près de lui des prisonniers bien sympa. Heureusement, car il travaille seulement avec des Russes et Polonais.

A la mi-janvier, nous avons repris le chemin de Breslau et Gleiwitz pour prendre le charbon, comme par le passé (2). Seule la destination a changé : Frankfurt sur Oder, 30 km plus bas que Fürstenberg (3) d'où je vous écris, au lieu de Berlin. C'est peut-être préférable aussi car au moins je dors tranquille (4).

Après-demain, nous recommencerons un nouveau voyage. Maintenant que j'ai leur adresse, peut-être pourrais-je voir Caradot et Frelon à Breslau... Je suis déjà au fond de ma carte. Merci de vos bonnes prières, de mon côté je ne vous oublie pas dans les miennes et dans mes peines. Mon bon souvenir à tous. Bien amicalement.

F. Catherin

(2) - Gleiwitz, ville allemande de la Silésie minière est devenue polonaise après guerre. Elle est située sur l'Oder, en amont de Breslau, aujourd'hui, ville polonaise de Wroclaw. Sans doute dans une région minière.

(3) - Fürstenberg, ville sur la rive gauche de l'Oder, a été rattachée à l'époque de l'Allemagne de l'Est (RDA) à d'autres petites villes voisines pour créer l'agglomération de Eisenhüttenstadt. Après guerre, le redécoupage a fait de l'Oder dans sa partie haute la frontière entre l'Allemagne et la Pologne.

(4) - Berlin était régulièrement bombardé.

COURRIER**NOUVELLE RÉGLEMENTATION**

A partir de janvier 1944, la réglementation du courrier a changé. Le travailleur S.T.O. n'a droit qu'à deux lettres par mois mais à un nombre de cartes non limité. Francis Catherin, comme beaucoup, réservait les lettres pour sa famille. « Après ça, que verrons-nous encore ? » s'interroge-t-il. Il est bien loin d'imaginer qu'à partir d'août 44, toute correspondance sera interdite. Ou renvoyée à l'expéditeur. Ceci explique pourquoi nous ne possédons pas de lettres de gars du S.T.O. leurs dix derniers mois. Ce furent pourtant les plus difficiles et les plus dangereux.